

EMBARGO: 2 janvier 2010; 12.00 heures

**Trois grands hommes du Seeland bernois:
un hommage et une réflexion sur leur importance
pour la Suisse**

Ulrich Ochsenbein (1811-1890)

Rudolf Minger (1881-1955)

Albert Anker (1831-1910)

**Conférence présentée à l'occasion de la fête
du Nouvel-An 2010**

le 2 janvier 2010 à Aarberg (BE)

par Christoph Blocher, anc. conseiller fédéral

Les versions écrite et orale du discours font foi.
L'orateur se réserve le droit de s'écarter fortement du manuscrit.

Table des matières

| | | |
|------|--|---|
| I. | Introduction..... | 3 |
| II. | Ulrich Ochsenbein, inventeur de la Suisse moderne..... | 4 |
| | 1. Origine et jeunesse | 4 |
| | 2. Corps francs et Guerre du Sonderbund | 5 |
| | 3. L'inventeur de la Suisse moderne | 6 |
| | 4. Election au Conseil fédéral | 7 |
| | 5. La deuxième moitié de sa vie en tant que général et particulier ... | 8 |
| III. | Rudolf Minger, l'homme résolu | 10 |
| | 1. Du champ au Palais fédéral | 10 |
| | 2. Origine et ascension politique | 10 |
| | 3. Rudolf Minger au Conseil fédéral..... | 11 |
| | 4. Démission et activités suivantes | 13 |
| | 5. Son importance pour la Suisse actuelle..... | 14 |
| IV. | Albert Anker, le grand peintre..... | 15 |
| | 1. Sa vie | 15 |
| | 2. Un monde "intact"? | 15 |
| | 3. Une leçon pour les politiques | 20 |
| | 4. Le secrétaire communal..... | 21 |
| | 5. La promenade scolaire..... | Fehler! Textmarke nicht definiert. |

Chers Hôtes à cette fête du Nouvel-An,
Chères Habitantes et Chers Habitants d'Aarberg,
Chères Seelandaises, Chers Seelandais,
Chères Bernoises, Chers Bernois,
Mesdames et Messieurs,

I. Introduction

Nous sommes réunis aujourd'hui pour une fête du Nouvel-An d'un genre particulier. Nous rendons hommage à trois personnes qui ne sont pas parmi nous. Il s'agit en quelque sorte de célébrer la victoire de trois absents! Ces trois personnalités ont vécu dans le courant de l'avant-dernier et durant la première moitié du dernier siècle. Mais comme ils étaient si remarquables, comme ils ont accomplis des choses si remarquables, ils ont survécu à eux-mêmes. J'irai même jusqu'à dire qu'on ne peut réellement apprécier la dimension de ces personnes ou, plutôt, l'œuvre de leur vie qu'aujourd'hui, donc à une certaine distance.

Ces trois personnes ont un premier point commun. Tous les trois sont originaires du Seeland bernois: Ulrich Ochsenbein de Nidau, Rudolf Minger de Schüpfen et Albert Anker d'Ins (Anet en français).

Les paysages, l'environnement et le sol marquent les être humains. Ce principe doit être rappelé surtout à une époque où on semble aimer tout ce qui n'a pas de limite. Le mot de globalisation est aujourd'hui dans toutes les bouches. L'école moderne a éliminé autant que possible l'enseignement de la culture du terroir, l'histoire et la géographie suisses. On préfère s'occuper de tout ce qui est éloigné. Et on s'étonne ensuite que les humains finissent par ne plus avoir de patrie intérieure.

Il est donc grand temps de revenir à ce qui est près de nous, d'autant plus que l'homme est manifestement incapable de maîtriser ce qui est trop grand, ce qui échappe aux dimensions humaines – preuves en sont les crises politiques mondiales. C'est du contexte immédiat, c'est du terreau de sa propre origine que jaillit la vraie grandeur, celle qui rayonne ensuite dans le monde entier.

Le sol du Seeland bernois est fertile et donne de la force à ce qui s'y enracine. C'est une vaste plaine qui offre tout ce qui est nécessaire à l'épanouissement. Les racines progressent et se nourrissent dans cet humus chaud. Mais l'esprit du temps ne s'intéresse pas aux racines. Il ne considère que les feuilles, il ne se nourrit que du visible et de l'éphémère.

"Pourquoi justement trois Bernois du Seeland?", m'a-t-on demandé pour ajouter: "Ressentez-vous une sympathie particulière pour les Bernoises et les Bernois?" "Bien sûr", ai-je répondu. Comment pourrait-il en être autrement puisque je suis bourgeois de la commune bernoise de Schattenhalb, donc Bernois moi-même! Mais la vraie raison est une autre.

Les trois personnalités auxquelles nous voulons rendre hommage aujourd'hui ont une grande importance pour la Suisse actuelle. C'est leur ancrage profond dans la patrie qui a permis à ces trois hommes de réaliser leur amour inconditionnel de la Suisse par une action grande et désintéressée.

II. Ulrich Ochsenbein, inventeur de la Suisse moderne

C'est à un endroit très éloigné de la Suisse, lors d'un voyage en Corée du Nord, que j'ai commencé à réfléchir à la vie mouvementée d'Ulrich Ochsenbein, homme d'Etat originaire de Nidau. Non pas que le dictateur communiste de cet endroit m'ait parlé d'Ochsenbein! J'avais emporté dans mes bagages une biographie récente d'Ulrich Ochsenbein rédigée par Rolf Holenstein. J'aime d'ailleurs me prémunir du mal du pays pendant mes voyages en emportant de la littérature suisse. Quel contraste entre ce livre relatant le combat d'un homme pour la liberté, la démocratie et l'indépendance de la Suisse et la triste réalité quotidienne d'une Corée du Nord opprimée par le totalitarisme communiste! Lorsque j'ai lu l'histoire de l'ascension d'Ulrich Ochsenbein il y a 150 ans, des intrigues qui l'entouraient, des polémiques lancées par les journaux, du comportement de ses contemporains politiques, de son éviction sournoise du Conseil fédéral après six ans, des jugements de tribunaux marqués par la politique et de sa triste fin, je dû me dire: "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil! Tout est déjà arrivé!"

1. Origine et jeunesse

Mais passons donc en revue la vie mouvementée d'Ulrich Ochsenbein. Il est né en 1811 comme deuxième d'une famille de 10 enfants à Schwarzenegg au-dessus de Thoune. Son père était un simple paysan, aubergiste et marchand de chevaux. Lorsqu'il avait sept ans, sa famille a déménagé à Marnand dans le canton de Vaud. Le jeune Ulrich a suivi des écoles en langue française jusqu'à l'âge de 14 ans, ce qui lui a permis sa vie durant de parfaitement pratiquer cette langue. En 1825, la famille s'est établie à Nidau dans le Seeland bernois où le père a pu louer l'auberge "Stadthauswirtschaft". Le petit bourg de Nidau était le chef-lieu animé d'une préfecture bernoise. Sa proximité du centre économique en plein essor de Bienne a permis à Ulrich, un enfant fort éveillé, de fréquenter le gymnase. Mais c'est aussi à Nidau qu'a commencé la déchéance sociale de la famille: par sa faute, mais aussi à cause du comportement injuste des autorités, le père Ochsenbein a eu de gros problèmes économiques. Alors qu'Ulrich avait rapidement deviné la faible personnalité de son père Caspar, il a gardé toute sa vie durant un souvenir ému de sa mère Magdalena, une femme douce et belle qui s'occupait à merveille de ses enfants. Elle est morte très jeune et son fils Ulrich s'est par la suite souvent reproché de ne pas avoir répondu au désir pressant de sa mère de devenir pasteur.

La formation d'Ulrich Ochsenbein à l'Université de Berne et son entrée dans la vie professionnelle tombent dans la période mouvementée des années 1830 et 1840. Il a suivi avec intérêt la Révolution de Juillet à Paris ainsi que d'autres mouvements de libération dans de nombreuses villes européennes, mais aussi dans plusieurs cantons suisses.

Dans le Seeland bernois, le mouvement de libération a presque pris les traits d'une révolution. Les protestataires demandaient la suppression de la dîme et de la taxe au sol et ils étaient prêts à prendre les armes pour obtenir satisfaction. Les débats sur la constitution bernoise de 1831 ont profondément marqué le jeune étudiant en droit et ses conceptions politiques.

A l'âge de 23 ans déjà, Ulrich Ochsenbein notait que des petits peuples étaient aussi capables de grandes réalisations. Il a notamment écrit la phrase suivante (traduction de l'allemand): "*Sauvons l'honneur et l'existence d'un Etat et d'un peuple libres et indépendants!*" **La souveraineté du peuple et de l'Etat est restée durant toute la vie d'Ulrich Ochsenbein le concept directeur de son action politique.**

Après avoir obtenu son brevet d'avocat, Ulrich Ochsenbein a ouvert en 1834 une étude à Nidau en association avec son ami Eduard Sury. Lors de la première rencontre de ce dernier, Ulrich était tombé amoureux de sa sœur qui répondait à ce sentiment et qui devint rapidement sa fiancée, puis son épouse.

Président de la commune de Nidau et membre éminent de diverses autorités locales, Ulrich Ochsenbein a assaini une situation économique et politique marquée par des structures arriérées. Il s'est aussi engagé pour la correction des eaux des lacs jurassiens, un projet capital pour la région et qu'il a accompagné toute sa vie durant alors que la réalisation ne correspondait pas toujours à ses idées.

2. Corps francs et Guerre du Sonderbund

Ulrich Ochsenbein a accompli ses obligations militaires et il a suivi l'école d'état-major général. Au niveau politique, il était fasciné par les tensions entre conservateurs et libéraux de l'ancienne Confédération. La Suisse était alors profondément divisée: les uns, notamment les cantons catholiques, voulaient rétablir le système suranné de la dîme et des taxes au sol ainsi que l'héritage féodal; ces milieux sympathisaient ouvertement avec des régimes monarchistes étrangers et étaient fortement influencés par l'ordre des jésuites; les autres voulaient libérer la Suisse d'influences étrangères, qui avaient duré depuis cinquante ans, et concrétiser leurs idéaux de liberté, d'égalité devant la loi et d'indépendance.

Ulrich Ochsenbein est rapidement devenu une des têtes pensantes des radicaux bernois. Il était aidé en cela par un talent oratoire et d'écriture exceptionnellement enthousiasmant. Pour les deux parties au conflit, les conservateurs comme les libéraux, il s'agissait de défendre des principes existentiels, tant sur le plan politique et matériel, que sur plan spirituel et religieux. Un Etat confessionnel et ecclésiastique existant par la grâce de Dieu était cependant incompatible avec un Etat national inspiré par la liberté religieuse, garantissant les droits fondamentaux individuels et pratiquant la séparation des pouvoirs. Citation d'Ulrich Ochsenbein (traduite de l'allemand): "*A mon avis, seule une césarienne peut nous aider et Berne doit pratiquer cette opération.*" Trois ans avant la rédaction de la Constitution fédérale, Ulrich Ochsenbein rejetait le centralisme de la République helvétique d'inspiration française et plaidait en faveur d'un Etat fédéral: "*L'Amérique du Nord nous donne l'exemple.*" Voilà un exemple admirable de constance et de principe dans la réflexion et dans l'action ou, pour reprendre une formule d'Ulrich Ochsenbein

(traduction de l'allemand): *"L'opiniâtreté spirituelle est indispensable pour réaliser une idée."*

Ulrich Ochsenbein est devenu commandant en chef de la deuxième expédition de corps francs qui avait été expressément interdite par la Diète, mais que le gouvernement bernois tolérait tacitement.

Mais l'entreprise a lamentablement échoué. Les corps francs ont dû déplorer 104 morts, 68 blessés et près de 1800 prisonniers. Rien d'étonnant donc de voir Ulrich Ochsenbein entrer dans une sorte de crise existentielle. A en croire des témoins de l'époque, il avait cependant toujours eu un comportement correct et courageux durant cette expédition et il a heureusement refusé de faire bombarder la ville historique de Lucerne. Bien qu'il fût exclu de l'état-major de l'armée fédérale, il a acquis une grande popularité dans sa patrie bernoise qui le fêtait comme un héros national.

En 1845, le Seelandais fut élu au Grand Conseil et en 1846 au gouvernement cantonal après avoir présidé l'élaboration d'une constitution cantonale progressiste. Il a représenté Berne à la Diète et présidait celle-ci en tant que président du gouvernement bernois.

Les pressions étrangères sur la Suisse ne cessaient d'augmenter. Les gouvernements étrangers s'opposaient en effet à ce que la Suisse se donne des droits démocratiques libéraux. Il était exclu pour eux qu'un tel "Etat-modèle" indépendant et libéral voie le jour au cœur de l'Europe. Les monarchies ont même commencé à menacer la Suisse. Dans son allocution présidentielle devant la Diète, Ulrich Ochsenbein devait déclarer ceci, à la colère des délégués étrangers présents: *"Si néanmoins l'improbable, c'est-à-dire une immixtion étrangère dans les affaires intérieures de la Suisse, devait avoir lieu, le monde doit savoir que la Suisse, forte de son bon droit et des sympathies qu'elle rencontre auprès de tous les peuples se battant pour la liberté, saura mobiliser toutes ses forces et faire tous les sacrifices pour sauvegarder l'indépendance que ses pères ont conquise dans moultes batailles sanglantes."*

L'objectif d'Ulrich Ochsenbein était de créer une nouvelle Confédération et il demandait une action rapide contre les cantons renégats.

C'est ainsi qu'a éclaté la Guerre du Sonderbund durant laquelle le colonel Ulrich Ochsenbein commandait une division bernoise de réserve qui a réussi à briser en 1847 près de Schüpfheim la résistance des troupes lucernoises.

3. L'inventeur de la Suisse moderne

L'œuvre principale de la vie d'Ulrich Ochsenbein est sans conteste la création de la Constitution fédérale de 1848.

Il était l'acteur le plus important de l'élaboration et de l'adoption de la nouvelle Constitution fédérale. **En l'espace de 51 jours, l'Etat sans doute le plus stable, le plus pacifique, le plus libéral, le plus prospère et le plus démocratique du monde est né.**

Pour représenter la Suisse de manière cohérente et forte face à l'étranger, la Confédération devait à l'avenir s'occuper de la politique étrangère. Ulrich Ochsenbein n'a pas toujours réussi à imposer ses idées. Il demandait par exemple l'élection du Conseil fédéral par le peuple, mais il a été battu par dix voix contre neuf.

Les têtes couronnées d'Europe voulaient empêcher que leurs sujets réclament davantage de droits à l'image du peuple de ce petit Etat alpin. Ces régimes ont donc annoncé qu'ils allaient interdire les réformes constitutionnelles en Suisse, si nécessaire par la force des armes. La France a même mobilisé des troupes. Ulrich Ochsenbein s'est opposé avec détermination aux menaces des Grands, annonçant que la Suisse saurait se défendre pour *"sauvegarder dans toutes les conditions et par tous les moyens la neutralité qu'elle réclame"* (traduction de l'allemand). Et d'ajouter que le droit d'asile était respecté, mais qu'il ne devait pas être abusé. La Diète a donné au futur conseiller fédéral la compétence (traduction) *"d'expulser du territoire suisse les étrangers qui menacent la sécurité intérieure et extérieure"*.

Mais plus Ulrich Ochsenbein eut de succès dans son combat pour la bonne cause, plus ses adversaires à l'intérieur du pays s'acharnaient contre lui. Ils poursuivaient d'autres objectifs, trop souvent des intérêts purement personnels. Par jalousie, envie et carriérisme, ils tentaient de saboter l'action d'Ulrich Ochsenbein. Ces attitudes nous sont bien connues: "Il n'y a rien de nouveau sous le soleil."

Ce sont ses anciens compagnons de lutte bernois et son propre camp politique qui ont donné le plus de fil à retordre à Ulrich Ochsenbein. Son principal adversaire qui intriguait le plus violemment contre lui était malheureusement aussi un Seelandais. Il s'agissait de Jakob Stämpfli, de neuf ans son cadet, qui entendait se solidariser avec les insurgés de toute l'Europe et même partir en guerre avec eux. Ce jeune impétueux ne s'intéressait ni à la neutralité, ni à la nouvelle Constitution fédérale qui n'était pas assez centralisatrice à ses yeux. Ulrich Ochsenbein a cependant réussi à faire accepter dans le canton de Berne aussi bien l'idée de la neutralité que le projet de constitution contre l'opposition de Jakob Stämpfli et ses amis ultra-radicaux. Il aurait été difficile d'imposer contre la volonté de Berne la constitution au niveau fédéral. Comptant 400 000 habitants, ce canton représentait environ un cinquième de la population suisse de l'époque et occupait 20 des 111 sièges du Conseil national. En juin 1848, la Diète puis, en automne de la même année, le souverain ont accepté le projet constitutionnel. La Suisse est ainsi devenue un Etat fédéral.

4. Election au Conseil fédéral

Le 6 novembre 1848, Ulrich Ochsenbein a été élu premier président du Conseil national. Dix jours plus tard, il fut porté au Conseil fédéral, obtenant le meilleur résultat des sept nouveaux ministres: 92 voix sur 132. Mais cette élection était pour le moins turbulente. Au premier tour de scrutin, le nombre de bulletins rentrés était supérieur de 25 au nombre de bulletins distribués. A l'époque déjà, des intrigues d'arrière-boutique aussi sournoises que bien organisées ont précédé l'élection. Je vous le disais: "Rien de nouveau sous le soleil". Lorsqu'un des intrigants est intervenu pour dire qu'on n'était pas encore prêt à cette élection, un autre, un esprit manifestement plus indépendant, a lancé "Tant mieux!". En politique adroit, Ulrich Ochsenbein a cédé la première présidence de la Confédération à son ami zurichois

Jonas Furrer assurant du même coup à son canton d'origine l'honneur d'abriter la capitale fédérale. Il a pris la direction du département militaire fédéral et fait immédiatement préparer des bases légales permettant la création d'une armée suisse. Mais les intrigues et dénigrements contre sa personne ont continué. Lors des élections de renouvellement du Conseil fédéral en 1851, il n'a été confirmé que de justesse en raison des machinations de son adversaire Jakob Stämpfli. Le 6 décembre 1854, il fut évincé du Conseil fédéral par trahison. Jakob Stämpfli a réalisé ses ambitions: il a pris la succession d'Ulrich Ochsenbein au Conseil fédéral.

5. La deuxième moitié de sa vie en tant que général et particulier

Agé de 43 ans, marié et père de 8 enfants, Ulrich Ochsenbein s'est retrouvé du jour au lendemain sans emploi et sans revenu. Il se préparait à émigrer outre-mer lorsqu'il reçut une offre de l'empereur Napoléon III pour occuper un poste de général de brigade dans la Légion étrangère. N'ayant pas le choix, il accepta et écrivit avant son départ ce qui suit: *"Je suis en tout cas profondément peiné de devoir quitter ma patrie qui m'a toujours été chère et qui me le sera toujours. Je resterai Suisse et républicain partout où j'irai."*

En 1878, Ulrich Ochsenbein a adhéré au parti populaire conservateur du canton de Berne qui était alors présidé par Ulrich Dürrenmatt, le grand-père de l'écrivain Friedrich Dürrenmatt.

Même après son éviction du Conseil fédéral, Ulrich Ochsenbein a fait l'objet d'intrigues impitoyables, de grossiers règlements de compte politiques, de diffamations et de procès injustes.

Mais son plus grand malheur personnel fut un accident au cours duquel sa femme fut tuée par un coup de feu parti de son propre fusil de chasse. Même ses adversaires les plus acharnés ont pris part à ce malheur, car son attachement profond à son épouse était connu. Ulrich Ochsenbein a survécu à tous ses compagnons de lutte et ennemis politiques pour décéder à 80 ans, un âge exceptionnellement élevé pour l'époque.

Mesdames et Messieurs, **la Suisse doit beaucoup, vraiment beaucoup à Ulrich Ochsenbein. Sans l'obstination et l'esprit de sacrifice de cet homme, la constitution libérale de la Suisse n'aurait pas vu le jour.**

Ulrich Ochsenbein **a participé à l'invention du Conseil fédéral, à son développement, à sa conception et à sa défense auprès du peuple.** Et il a réussi à l'imposer contre l'élite politique, mais avec le peuple et le Parlement, dans le canton de Berne qui jouait un rôle-clé à l'époque.

Ulrich Ochsenbein a fait avancer avec tant de dynamisme la mise en place de l'Etat fédéral que les puissances étrangères n'avaient plus le temps d'intervenir. Et **Ulrich Ochsenbein a surtout réussi à imposer l'idée de la Suisse avant même la fondation de l'Etat fédéral, avec toute la dureté nécessaire et contre toutes les oppositions.**

Personne n'imaginait à l'époque que la Constitution fédérale de 1848 allait être une des plus grandes réalisations de l'histoire de la Confédération. 150 ans plus tard, nous sommes à même de mesurer les dimensions exceptionnelles de cette œuvre.

Dans une attitude de déchéance politique, nombre de créations de cette époque sont aujourd'hui remises en question par une élite qui se donne des airs internationalistes. **La voie vers l'avenir politique est pourtant simple: prendre en exemple Ulrich Ochsenbein et s'engager pour la Suisse.**

III. Rudolf Minger, l'homme résolu

1. Du champ au Palais fédéral

Une centaine d'années après les événements spectaculaires des années 1830 et 1840, donc dans les années 30 et 40 du 20^e siècle, un autre Seelandais, devenu lui aussi conseiller fédéral, a joué un rôle important: Rudolf Minger, paysan à Schüpfen. Il fut sans doute le conseiller fédéral le plus populaire depuis l'existence de l'Etat fédéral suisse et aujourd'hui encore on se raconte des blagues célèbres sur lui. Il faut dire qu'il savait aussi rire de lui-même.

Détail qui mérite d'être relevé: trois conseillers fédéraux sont originaires de Schüpfen. Ils sont immortalisés sur la fontaine du village; Stämpfli, Schenk et Minger. Rudolf Minger disait à ce sujet: "Stämpfli, schenk dem Minger ein!" (Stämpfli, verse à boire à Minger!)

Pourquoi la population a-t-elle gardé un souvenir aussi vivant de Rudolf Minger? Sans doute parce que Minger sortait du peuple, parce que ce n'était pas un universitaire, mais parce qu'il était le premier paysan à entrer au Conseil fédéral. Les citoyennes et les citoyens pouvaient s'identifier à lui. Il a abandonné sa charrue à Schüpfen pour siéger dix ans au Conseil fédéral, puis, après sa démission, il a repris en main sa charrue à Schüpfen. Carrière exceptionnelle d'un Seelandais qui l'était tout autant. Mais l'explication du respect qui lui est apporté encore aujourd'hui est plus profonde: comme Ulrich Ochsenbein, Rudolf Minger a accompli pour son pays une tâche qui est toujours valable et qui le restera.

2. Origine et ascension politique

Rudolf Minger est le rejeton d'une très ancienne famille paysanne de la commune de Mülchi dans la vallée de la Limpach. Aucun de ses ancêtres n'a jamais quitté son terroir ou le métier de paysan. Après l'école du village, Ruedi Minger est entré à l'école secondaire de Fraubrunnen où habite aujourd'hui un autre ancien conseiller fédéral UDC. Je veux parler d'Adolf Ogi.

Rudolf Minger a appris son métier de paysan sur le domaine paternel. Après avoir épousé une lointaine parente, Sophie Minger, il a acquis en 1907 le domaine d'un parent à Schüpfen dans le Seeland.

Sa grande intelligence et son esprit vif lui ont permis de compenser facilement sa courte scolarité. Sa grande force était de cerner très vite l'essentiel d'une affaire. Son ascension politique fut sans doute aussi influencée par sa carrière militaire qui l'a conduit jusqu'au poste de commandant de régiment.

Depuis toujours, les paysans du Plateau bernois ont joui d'une saine confiance en eux, grâce aussi à leurs exploitations fort productives. Mais ils connaissent aussi la valeur du travail. Il en était ainsi également de Rudolf Minger. Cette conscience du rôle important des paysans s'est encore raffermie durant la Première Guerre

mondiale, car l'agriculture jouait alors un rôle capital en assurant l'approvisionnement alimentaire de la population.

Les paysans du Plateau suisse formaient alors une partie de la grande famille radicale. Ils ont cependant pris de la distance par rapport au parti-père. Dans le canton de Zurich, les représentants de l'agriculture ont créé en 1917 un parti paysan. Presque à la même époque, Rudolf Minger a appelé le 24 septembre dans son désormais légendaire "discours du Bierhübeli" devant la fédération des syndicats agricoles bernois à la création d'un parti indépendant. C'est ainsi qu'a été fondé en 1918 dans le canton de Berne le Parti des paysans, artisans et bourgeois (PAB) dont Rudolf Minger fut le premier président. Lors de son discours d'entrée en fonction, il a présenté un programme politique et d'organisation détaillé en concluant par les paroles suivantes (traduction de l'allemand): *"Cette action politique fertilisera l'ensemble de la vie économique dans l'intérêt de la collectivité et de la sauvegarde de notre chère patrie."*

Rudolf Minger menait une réflexion plus fondamentale et plus ouverte sur l'avenir que ses collègues zurichois qui se sont contentés de fonder un simple mouvement paysan. L'ancien conseiller fédéral radical zurichois Ernst Brugger m'a raconté personnellement qu'il avait voulu, comme jeune maître secondaire, adhérer au parti des paysans zurichois. On lui a répondu ce qui suit: "Vous, un maître d'école? Non, nous ne voulons pas de fonctionnaires d'Etat!" C'est pour cette raison qu'il a fait carrière chez les radicaux.

Rudolf Minger savait fort bien que la pensée libérale et conservatrice dépassait largement les intérêts purement économiques de la paysannerie. Il voulait donc – d'ailleurs contre la volonté de l'organisation paysanne – accueillir dans son parti des artisans, des commerçants, des représentants des classes moyennes, des chefs d'entreprises importantes, des employés et même les très distingués bourgeois de Berne. Aux élections au Conseil national de 1919, le nouveau parti a conquis d'un coup la moitié des 32 mandats bernois. Rudolf Minger faisait parti des élus et il a immédiatement été choisi comme chef du groupe parlementaire. Le même séisme politique a eu lieu aux élections cantonales de 1922, si bien que Rudolf Minger est entré de surcroît au Grand Conseil bernois.

3. Rudolf Minger au Conseil fédéral

Lors des mémorables élections au Conseil fédéral de 1929, Rudolf Minger a conquis comme premier représentant du PAB le siège traditionnellement réservé aux radicaux bernois. Ce fut une grande déception pour lui d'être ensuite chargé du Département militaire fédéral alors qu'il convoitait le Département fédéral de l'économie. Après coup, il faut bien dire que ce fut une chance pour la Suisse.

Objet favori des attaques des milieux socialistes et pacifistes, mais aussi en raison d'une situation financière précaire, le Département militaire fédéral était en fait privé de moyens d'action. Les socialistes refusaient de s'engager en faveur de la défense nationale militaire. Avec son obstination naturelle, Rudolf Minger a tenté de tirer le meilleur parti possible de cette situation difficile. Résolu et entêté comme le sont fréquemment les paysans du Seeland, il s'est mis au travail. Méfiant à l'égard des belles déclarations pacifistes et des verbiages sans fondement sur la paix mondiale qui étaient à la mode dans les années entre les deux guerres, Rudolf Minger a lancé un programme d'armement d'une ampleur exceptionnelle.

Rudolf Minger sentait instinctivement que l'Europe, voire peut-être le monde, marchait à nouveau vers une guerre. Et il savait qu'un petit pays comme la Suisse devait s'y préparer. La tension internationale commençait déjà à monter. Profitant adroitement de l'opportunité qu'offrait la crise économique, il a présenté ses projets d'armement comme des programmes d'occupation.

Mais le principal mérite de Rudolf Minger, c'est d'avoir réussi à rendre populaire l'idée de l'armée de milice. Malin comme le sont souvent les paysans, habile tacticien et doué d'un instinct infallible, il a aussi recouru à des combines que la cause défendue justifiait cependant amplement. Derrière le dos de ses collègues conseillers fédéraux, il a fait organiser par ses amis politiques des grandes manifestations populaires réunissant plusieurs milliers de participants et réclamant bruyamment l'équipement de l'armée. Des pétitions demandant le renforcement de la défense armée ont été lancées – souvent sans doute rédigées par lui-même. Puis Rudolf Minger s'est rendu aux séances du gouvernement pour dire à ses collègues "Vous voyez bien, le peuple réclame des armes. Le gouvernement ne peut pas refuser."

A côté de ces manifestations populaires, des journées du peuple et autres défilées ont été organisés pour présenter l'armée comme un important instrument de défense et de sauvegarde de la paix.

Alors que les crédits d'armement se montaient encore à quelque 85 millions de francs sous son prédécesseur, Rudolf Minger a obtenu en 1939 un crédit de 351 millions. Entre la prise du pouvoir par Hitler et l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale, le Parlement a accordé plus de 800 millions de francs à Rudolf Minger – qui a cependant dû se battre âprement pour obtenir ces fonds. Presque toutes les armes ont été modernisées, mais l'accent a été mis sur l'aviation et la défense contre avions, l'artillerie et la protection de la population contre les attaques aériennes. La prolongation progressive de la durée de la formation militaire – dans les écoles de recrues et les cours de répétition – servaient également au renforcement de la défense nationale.

Parallèlement, Rudolf Minger a refusé l'idée d'un général en temps de paix, car il imaginait bien les problèmes que posait cette fonction à la tête d'une armée de milice dans un pays démocratique. Si seulement nous avions eu un Minger quand on a introduit il y a quelques années la fonction de général en temps de paix!

Conséquence de la menace du national-socialisme et du fascisme, mais sans doute aussi grâce à sa forte personnalité, Rudolf Minger a même obtenu que la gauche change radicalement d'opinion en termes de politique militaire: alors que les socialistes avaient encore violemment combattu la révision de l'organisation militaire en 1935, ils ont fini par s'engager eux aussi en faveur de la défense nationale et d'une armée forte.

Rudolf Minger a lancé un emprunt facultatif pour la défense nationale. Obtenant des engagements pour quelque 332 millions de francs en 1936, cette action a largement dépassé les espérances.

La confiance du peuple dans le flair politique et le bon sens humain de Rudolf Minger était quasi illimitée.

Sa popularité exceptionnelle se fondait aussi bien sur ses origines paysannes que sur son langage clair et imagé, son attachement au peuple, mais également sur son assurance et sa capacité de s'imposer. Si les célèbres blagues sur Minger exprimaient sans doute au début le scepticisme de l'élite universitaire face à ce paysan, elles ont fini par devenir l'expression d'une haute estime et un signe d'identification de la majorité du peuple.

Lorsque le ciel s'assombrissait de plus en plus au-dessus de l'Europe, Rudolf Minger a mis en œuvre la mobilisation générale et le service actif qui se sont déroulés sans anicroche. Avant et après l'éclatement de la guerre, il s'est opposé résolument aux tentatives d'intervention des voisins totalitaires, il a mis fin aux actes de servilité politique et il n'a jamais laissé planer le moindre doute quant à la volonté et la capacité de défense de la Suisse.

Le soutien systématique et durable qu'il a apporté à son ami Henri Guisan pour en faire le commandant en chef de l'armée suisse est un autre témoignage de son immense capacité de prévoyance. Son intelligence et sa finesse d'esprit l'ont poussé à soutenir plutôt le Vaudois Henri Guisan, paysan de formation comme lui, puis officier de carrière, que le commandant de corps Ulrich Wille dont on connaissait les sympathies pro-allemandes.

Lorsque Rudolf Minger a quitté le Conseil fédéral en 1940, une bonne partie de sa popularité et de son esprit de résistance s'est reportée sur le général Guisan alors que le gouvernement, affaibli, ne bénéficiait plus d'une très grande estime auprès du peuple.

Il a été douloureux pour Rudolf Minger de voir lesdits Jeunes Paysans adhérer d'abord à l'idéologie socialiste pour passer ensuite dans le camp fasciste jusqu'à ce que ce mouvement se détache heureusement du PAB.

Doué d'une intelligence sagace, Rudolf Minger a immédiatement compris le danger des dictatures totalitaires et il n'a pas hésité, lors de ses nombreuses interventions publiques, à opposer la croix gammée à la croix fédérale. En 1993 déjà, il a mis en garde la jeunesse suisse lors d'une landsgemeinde contre la tentative d'abandonner la démocratie, la liberté et le fédéralisme (traduction de l'allemand): *"Je tiens à relever d'emblée ceci: depuis l'existence de notre Confédération il n'y a pas eu à proprement parler de dictature chez nous. Les anciens Confédérés se sont débarrassés du joug des baillis et depuis 1291 le peuple honore le principe de la démocratie, même si les droits populaires étaient fortement restreints pendant plusieurs siècles. Notre peuple n'acceptera jamais que l'on touche à cette démocratie et il surmontera toujours des vellétés dictatoriales de quel côté qu'elles viennent. Jamais notre peuple n'acceptera une mise au pas à la mode allemande. Nous voulons cultiver notre jardin suisse à la mode suisse. Pour cela, nous n'avons besoin ni de chemises spéciales, ni de drapeau spéciaux, notre croix blanche sur champ rouge nous suffit. Les Suisses ne permettront pas non plus qu'on les prive du droit de critiquer et d'exprimer librement leur opinion."*

4. Démission et activités suivantes

Bien que nombreux furent ceux à regretter la démission de Rudolf Minger en pleine guerre, ce dernier estimait avoir rempli sa mission. Il est resté fidèle à son ami, le général, pendant le service actif et par la suite en lui servant de conseiller. Il s'est

aussi intéressé tout particulièrement à la campagne de production alimentaire lancée par son ami politique et conseiller fédéral après lui, Friedrich Traugott Wahlen. Tout comme le Bernois Rudolf Minger avait donné des armes à la Suisse pour la préparer à la guerre, le Bernois Friedrich Traugott Wahlen a veillé à ce que le peuple ne manque pas de pain et de pommes de terre.

Rudolf Minger s'est installé dans le "Stöckli", la maison du domaine réservé aux parents. Il aidait son fils dans l'exploitation et continuait de mettre sa force et son intelligence au service de la chose publique. En particulier, il a accepté de prendre la présidence de la Société économique et d'intérêt général du canton de Berne.

Rudolf Minger est décédé en 1955, cinq ans avant son ami Henri Guisan, à l'âge de 73 ans à son domicile de Schüpfen.

5. Son importance pour la Suisse actuelle

- Homme prévoyant et créatif, Rudolf Minger a **apporté une contribution essentielle au renforcement des bases morales et matérielles qui ont permis à la Suisse de résister aux puissantes dictatures environnantes et de survivre sans dommage à la Deuxième Guerre mondiale.**
- Rudolf Minger a **concentré le courant de pensée libéral et conservateur de ses concitoyens dans un parti politique performant et défendu cette politique** avec vigueur au gouvernement tout en respectant parfaitement la concordance.
- Rudolf Minger a donné à la paysannerie et à l'agriculture **une forte influence politique.** Comme aucun autre politique avant lui, il a fait comprendre au large public les besoins de l'agriculture.

IV. Albert Anker, le grand peintre

"Vois, la terre n'est pas damnée."

1. Sa vie

La personnalité du troisième grand Seelandais évoqué ici, Albert Anker, est différente par sa structure de celle d'Ulrich Ochsenbein ou de Rudolf Minger. Cet homme originaire d'Ins (Anet) compte aujourd'hui parmi les plus grands peintres suisses et son rayonnement dépasse largement le Seeland bernois, le canton de Berne et même la Suisse.

Fils d'un vétérinaire, Albert Anker est né dans un beau domaine agricole d'Ins. Il a ensuite grandi à Neuchâtel, où son père était vétérinaire cantonal, puis chez son oncle à Berne où il suivait l'école secondaire. Il a vécu pendant 25 ans à Paris, d'abord toute l'année pour compléter sa formation, puis il a peint l'été à Ins et l'hiver dans la capitale française.

Sa carrière artistique ne s'est imposée qu'après un difficile combat. Il a fallu que son père l'autorise à interrompre ses études de théologie pour qu'il puisse s'adonner entièrement à la création artistique.

A l'âge de 60 ans, Albert Anker s'est retiré définitivement à Ins dans le Seeland où il est mort il y a 100 ans à l'âge de 79 ans.

Le Seelandais Albert Anker est sans doute le plus grand représentant du réalisme pictural suisse. Il est réjouissant que la commune d'Ins lui ait consacré en 1985 et en 2000 une grande exposition. En 2008, les œuvres d'Albert Anker ont rencontré un vif succès au Japon et cette année nous aurons l'occasion d'admirer au Musée d'art de Berne une grande exposition à l'occasion du centième anniversaire de sa mort.

Les expositions Anker bénéficient à chaque fois d'une forte affluence publique. Ce fut notamment le cas en 1985 à Ins. Tous les groupes sociaux, professions et traditions de la population étaient présents. Jeunes et vieux, campagnards et citadins, mères de famille et professionnels, paysans et savants, Alémaniques et Romands, tous se sont mis en file et ont attendu des heures avant de pouvoir entrer et passer dans un silence quasi religieux devant les 325 tableaux exposés. Les bribes de conversation à voix basse témoignaient du grand bonheur de voir ces œuvres. On sentait un réel ravissement dans la salle d'exposition soigneusement agencée à Ins.

Cette immense popularité a manifestement aussi provoqué une certaine gêne. Incapable d'expliquer ce phénomène surprenant et d'admettre les raisons profondes de ces véritables pèlerinages – par exemple, à Aneth – la plupart des médias se sont réfugiés dans des considérations simplistes et ironiques sur la recherche nostalgique d'un monde intact disparu.

2. Un monde "intact"?

Il semble que bon nombre de ces observateurs refusent tout simplement de voir aussi bien les tableaux d'Anker que la réalité des choses. Il suffit d'observer attentivement et les tableaux d'Albert Anker et la réalité de la vie pour constater très vite que les créations du peintre bernois expriment tout sauf l'idée d'un "monde intact". Les hommes et les femmes qu'il peint portent tous des traces bien visibles de la vie. Leurs visages surtout reflètent tout sauf la tranquillité et la paix d'un monde heureux. Durant la seconde moitié du 19^e siècle, la population de ce village rural vivait dans la pauvreté. Les vêtements des personnages, par exemple, ne témoignent pas d'une touchante simplicité, mais bien plus du début d'une inquiétante indigence. Un dur travail a épuisé les corps et les visages des vieux portent les signes indélébiles de l'amertume et de la souffrance.

Les visages des enfants expriment presque toujours sérieux, voire tristesse et on les voit toujours en train de travailler (sauf quand ils font l'objet de portraits).

On voit avant tout des représentations d'enfants et de personnes âgées. Il est frappant de constater qu'Albert Anker a rarement peint l'être humain debout, donc au sommet de sa force physique et morale. Il s'intéressait à ce qui est donné, à ce qui existe sans que l'homme y ait contribué – chez les enfants "le fait d'être porté" dans le monde, chez les vieux, la certitude d'avoir été porté dans la vie.

Les tableaux d'Anker portent rarement les noms des personnages peints. Il est donc vain de chercher les modèles correspondants dans le Seeland bernois. Albert Anker refusait sciemment de peindre des personnes précises.

Ce détail est révélateur: **l'enfant représenté est pris au sérieux comme un enfant sans nom et peint à avec une précision minutieuse. L'expression sérieuse du visage est frappante. Peu d'enfants sourient. Cela ne leur arrive que lorsqu'ils jouent avec des enfants plus petits ou des animaux domestiques.**

Tous les personnages – aussi les enfants – participent au sérieux de la vie et ils expriment aussi le sérieux de la vie.



Buste d'une jeune fille 1886

Les légendes des tableaux sont presque ennuyeuses, presque techniques et semblables à celles d'un catalogue. Dans cet exemple, il est simplement écrit "Buste d'une jeune fille 1886".

Personne ne sait de qui il s'agit. Elle est prise au sérieux comme jeune fille sans nom – et comme représentante des jeunes en général.



Le petit musicien

En quoi un nom peut-il intéresser?



Jeune fille penchée vers l'avant à droite

Dort-elle? Pleure-t-elle? Est-elle simplement pensive? Anker ne répond pas à ces questions.

Les hommes et les femmes d'Albert Anker sont des représentants de l'humanité. Ces personnages seelandais incarnent la beauté de la vie. Ils représentent le cours de la vie. Ils représentent le tout, ils sont un "pars pro toto". Ils incarnent le monde et la terre. Les tableaux d'Anker ne visent pas une personne précise, mais représentent intentionnellement "n'importe quelle personne".

Anker prend très, très au sérieux le sort de l'être humain dans les "souffrances et contrariétés de la vie sur terre", pour reprendre les termes (traduits en français) d'une lettre que l'épouse d'Anker a adressée à sa fille. Il peint

l'être humain qui **surmonte** la dureté de la vie. Il ne décrit pas l'idéal d'une vie libérée du travail, de la peine, du renoncement, de la douleur et de la souffrance, mais la réalité. Il montre précisément que **cette vie pénible peut être surmontée et qu'elle est surmontée. Il peint l'espoir qui ne se fonde pas sur l'homme.** Il se déclare d'ailleurs lui-même dans une lettre datée de 1899 (donc juste avant le changement de siècle) **en écrivant ces lignes avant l'achèvement d'une peinture: "En fait, je voulais initialement poser l'inscription suivante sur le cadre "Vois, la terre n'est pas damnée".**



Vieil homme avec deux enfants

On ne sait même pas s'il s'agit d'un grand-père et de ses petits-enfants. Le peintre ne se préoccupe pas de ces détails.

Albert Anker aime à opposer les enfants et les vieux. Il le fait fréquemment et de manière impressionnante: **la vie en devenir et la vie qui finit** représentées par le grand-père et les petits-enfants.

Cinq mains se rejoignent dans un tout petit espace: deux mains de nourrisson, une tendre main d'enfant, deux mains protectrices d'homme. Albert Anker a réalisé d'innombrables études et esquisses de mains pour trouver au cours d'un travail acharné une représentation digne de la main humaine, à tous les âges et dans toutes les actions.

Quatre mains sur cinq forment un demi-cercle duquel s'approche par le haut un autre cercle, celui des visages: le visage de la sœur aînée aux cheveux dorés, le visage rond du nourrisson et le visage marqué par l'expérience du vieux dont le bonnet à pompon semble dans un mouvement élané se perdre dans l'infini.

Tout semble tourner autour de l'être le plus petit qui a même du mal à porter sa tête. Le petit est néanmoins dominé par le visage du grand-père qui, dans sa sagesse et sa confiance, semble dire au-dessus des visages et mains d'enfants **"Vois la terre n'est pas damnée"**. La vieillesse évoque la confiance inébranlable dans la vie, car

le grand-père est tout de même arrivé jusque là, ce qui n'est pas une évidence. Quoi ose encore s'interroger sur son propre mérite face à cette scène?

Anker s'est aussi intéressé aux être humains malades et mourants. Il le savait bien: la joie et la peine, la naissance et la mort sont des parties indispensables de la vie. Voilà pourquoi il a représenté les deux.



Ruedi sur son lit de mort

La famille Anker a perdu prématurément deux de ses six enfants, les garçons Ruedi et Emil. Des lettres écrites à l'époque témoignent de l'immense douleur que la mort de Ruedi, alors âgé de deux ans, a causé au peintre.

Le peintre et père a gravé les mots suivants au-dessus du tableau qu'il a peint de son enfant mort: "Du liebe, liebe Ruedeli."

Ce tableau porte exceptionnellement un nom. On comprend pourquoi. Cette peinture, qui relate la perte la plus douloureuse pour son auteur, est d'une beauté presque insupportable. Une fois de plus la lumière se reflète sur le visage joufflu d'un enfant qui semble sombré dans un sommeil bienheureux alors qu'il est mort. Cette lumière absorbe toute la douleur et toute la tristesse de la mort et du tombeau: **"Vois, la terre n'est pas damnée!"**

Neuf ans avant sa mort, Albert Anker a subi une attaque qui l'a laissé paralysé du côté droit. Mais Anker n'eût pas été Anker s'il n'avait pas immédiatement repris son travail. Il a commencé à peindre de la main gauche, puis il a pu reprendre de la droite.



Jeune fille à l'écharpe avec une miche de pain

Mais le pinceau pour la peinture à l'huile fut trop lourd à manier après sa paralysie. Sa production se compose donc depuis lors presque exclusivement d'aquarelles. Il y a acquis en dix ans une maîtrise exceptionnelle – au point qu'on est presque reconnaissant qu'il ait dû recourir à cette technique pour des raisons de santé. Sinon nous ne pourrions pas découvrir cette renaissance de son art.

3. Une leçon pour les politiques

A son époque comme aujourd'hui, Albert Anker est un rocher dans un déferlement de verbiage idéologique et politique. **Il est un contrepoids à tous ces prophètes de malheur annonçant la fin du monde. Il est un avertissement à tous les politiques qui annoncent la fin du monde pour ensuite se donner la gloire de le sauver. Il est une mise en garde à tous ceux qui méconnaissent la réalité de la vie et croient constamment devoir observer ce qui est le contraire de la vraie vie.** Vous les connaissez bien, tous ces lamentables ricaneurs. Ici, vous voyez leur opposé.



Portrait d'un garçon

Ce qui compte, c'est de savoir si les programmes politiques – jusqu'aux projets de lois individuels – se fondent sur des idéaux contestables ou s'ils répondent à la réalité de la vie. Comme il est important de savoir s'il ne faut pas regarder la réalité en face, cette réalité à laquelle les humains participent volontairement ou involontairement. **Celui qui considère la réalité peut espérer au lieu de désespérer, il aura la sérénité au lieu du désespoir.**



Portrait d'une jeune fille de profil

La difficulté de la vie prendrait une autre valeur que celle d'un résidu à éliminer d'un "ordre social injuste" et la politique cesserait de tourner à vide parce qu'elle passe à côté de la réalité. **Elle pourrait alors donner à la société des indications et un ordre utiles, car proches de la vie et suscitant l'espoir.**

4. Le secrétaire communal

Mesdames et Messieurs, vous aurez ensuite l'occasion de voir dans le foyer deux célèbres originaux du peintre Albert Anker.

D'une part,



Le secrétaire communal

L'homme qui s'est fait naturellement, le secrétaire communal quasiment archaïque avec ses lunettes chaussées à l'envers, ses ongles noircis par le travail de la terre, vêtu pauvrement, presque misérablement et mal rasé, affrontant des documents officiels, la bureaucratie. **Ce tableau aussi pourrait servir d'exemple et de rappel à l'ordre aux bureaucrates prétentieux que la politique produit en nombre croissant.**



La promenade scolaire

Et enfin vous verrez le tableau qui a valu à Albert Anker la médaille d'or de l'exposition universelle de Paris de 1867: la promenade scolaire.

Observez ce tableau suspendu dans le foyer:

Chaque enfant a sa personnalité. L'ordre dans le cours naturel des choses. Aucune tête d'enfant ne dépasse l'horizon. Seule la maîtresse d'école, tenant par la main les deux plus faibles enfants, s'élève dans le ciel. Un regard attentif révèle un toit protecteur. Le sommet de la tête de la maîtresse forme le faite. Le toit s'étend du premier au dernier enfant. Mais où est le dernier enfant? Le cortège des enfants dépasse le bord droit du tableau, peut-être part-il vers l'infini.